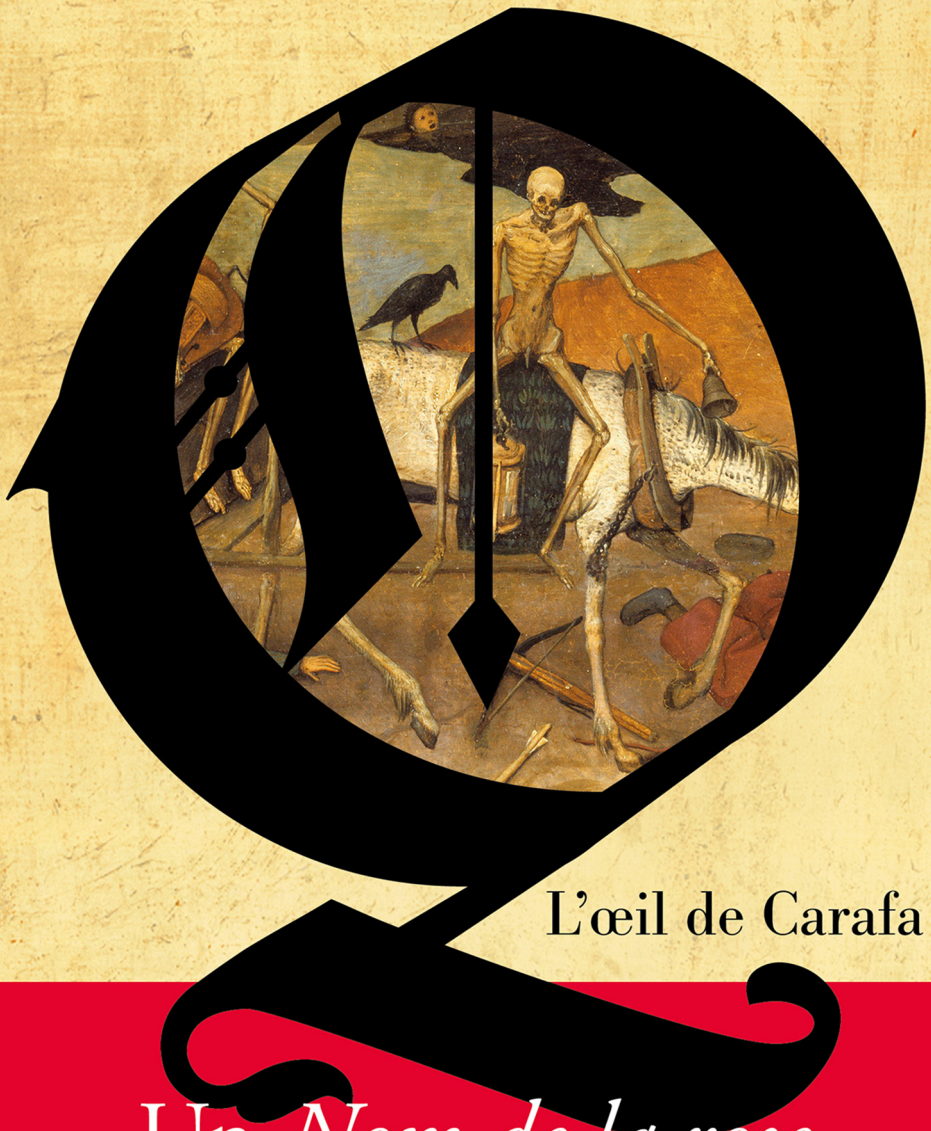
LUTHER BLISSETT



Q

L'œil de Carafa

Un *Nom de la rose* version underground

SEUIL

Q
L'ŒIL DE CARAFA

LUTHER BLISSETT

Q
L'ŒIL DE CARAFA

roman

Vingt ans après
PRÉFACE INÉDITE DE WU MING

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR NATHALIE BAUER

OUVRAGE TRADUIT
AVEC LE SOUTIEN DU PROGRAMME CULTURE 2000
DE L'UNION EUROPEENNE

Éducation et culture
Culture 2000

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIXe*

La reproduction partielle ou totale de cette œuvre et sa diffusion
par voie télématique sont autorisées pour l'usage personnel des lecteurs
et non dans un but commercial.

Titre original : *Q*
Éditeur original : Giulio Einaudi editore s.p.a., Turin
ISBN original : 88-06-14740-4
© 1999, 2000, 2009, 2012 et 2014 Luther Blissett
Published by arrangement with Agenzia Letteraria Santachiara

© 1999, 2000, 2009, 2012 et 2014 Giulio Einaudi editore s.p.a., Torino

ISBN 1re ÉDITION : 978-2-02-040066-4

ISBN 978-2-02-148328-4

© Éditions du Seuil, 2001, pour la traduction française
et juin 2021 pour la traduction de la préface

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Vingt ans après

« On n'écrit qu'une moitié du livre,
le lecteur doit s'occuper de l'autre. »

Joseph Conrad, lettre à Robert Bontine
Cunninghame Graham, 1897

Tout a commencé par le Luther Blissett Project, une communauté ouverte de personnes qui, en Italie et dans le monde, utilisaient un pseudonyme collectif, emprunté à un footballeur britannique d'origine jamaïcaine. Dans la seconde moitié des années quatre-vingt-dix du siècle dernier, « Luther Blissett » a ainsi signé publications, œuvres d'art, performances, émissions de radio, canulars médiatiques, et revendiqué des actions de guérilla culturelle. À chaque intervention, ce héros populaire unique et multiple voyait croître sa réputation.

Le Luther Blissett Project a débuté au cours de l'été 1994 et s'est conclu le 31 décembre 1999 à minuit par la célébration d'un « suicide rituel », le *seppuku*. Cinq années durant, ce nom multiple a emprunté les circuits des radios libres, des revues autoproduites, des centres sociaux occupés, et a fini par aborder la production littéraire. Les prémices de cet accostage étaient déjà présentes : au fond, le Luther Blissett Project était une sorte de roman écrit à mille mains autour d'un fantomatique héros mû par tous et par personne. Le pas vers le roman à proprement parler a donc été facile à franchir. Nous étions quatre à l'accomplir, unis par l'intuition que le début et la fin de la modernité se ressemblaient.

Le LBP était né alors que les feux de la guerre brûlaient en ex-Yougoslavie. L'identité ethnique et religieuse resurgissait avec force et recommençait à faucher des victimes, tandis que la naissance de

l'Union européenne imposait son tribut de sacrifices aux populations du continent, soit une cure libérale pour effacer le modèle d'État-providence de la deuxième moitié du XXe siècle. Le pouvoir des grandes banques européennes, en particulier allemandes, prenait le dessus et prônait la liberté de circulation des marchandises et des finances, mais pas des individus, au moment où des colonnes de migrants, fuyant la mort, traversaient l'Europe ou s'efforçaient désespérément de l'atteindre.

Au cours de cette période, nous avons découvert les biographies d'hérétiques mineurs du XVIe siècle qui s'étaient soustraits au contrôle des princes et des inquisiteurs à une époque où le capitalisme naissait des guerres de Religion. Lorsqu'ils se retrouvaient aux prises avec les autorités politico-religieuses, l'une de leurs tactiques favorites consistait à attribuer leurs idées à un mystérieux hérésiarque en faisant croire que leurs esprits simples avaient été contaminés par un jeteur de sorts, qui était en réalité un nom collectif.

L'idée nous est ainsi venue d'unir ces biographies, d'inventer un hérétique révolutionnaire, capable de traverser trente années d'émeutes en changeant sans cesse d'identité, mais également de tromper les nouveaux riches en jouant leur jeu – celui du capital financier, des entreprises commerciales – et même de murmurer des théories hétérodoxes à l'oreille d'un futur pape. De cette façon, nous raconterions aussi la première tentative moderne de révolution sociale : le soulèvement des paysans allemands de 1525, suivi d'une émergence anabaptiste multiforme. Nous parlerions de cette série d'événements comme du prélude des processus révolutionnaires des siècles suivants. Révolution et contre-révolution, liberté et contrôle social, expansion des possibilités et contraction des horizons.

Le Web étant encore peu développé, nous avons mené nos recherches dans des livres imprimés à la bibliothèque de l'Institut de sciences religieuses de Bologne, fondée par don Giuseppe Dossetti. En l'espace de cinq mois nous avons consulté des dizaines et des dizaines d'ouvrages, que les bibliothécaires nous apportaient dans un monte-charge, nous les avons photocopiés et transcrits, prenant des notes et dessinant des cartes conceptuelles que nous ne pouvions pas encore qualifier de telles. Pour notre reconstruction historique, nos principaux points de repère ont été la grande relecture de la figure de Thomas Müntzer élaborée par le philosophe Ernst Bloch (1885-1977)

– *Thomas Müntzer, théologien de la révolution* – et la monumentale *Storia dell'anabattismo* d'Ugo Gastaldi (1910-2007). Notre rencontre avec *Giochi di pazienza* d'Adriano Prosperi et Carlo Ginzburg, essai tiré d'un séminaire que les deux historiens ont tenu au milieu des années soixante-dix, a été fondamentale. *Giochi di pazienza* enquêtait sur l'histoire d'un libelle hérétique dans l'Italie du XVIe siècle, *Il Beneficio di Cristo*, qui allait donner son titre à la troisième partie de notre roman. Pour les questions religieuses, nous nous sommes livrés à la lecture de deux théologiens catholiques : Sergio Quinzio (1927-1996) – plusieurs citations ont été dissimulées dans le texte – et Gustavo Gutiérrez, le père de la théologie de la libération. Enfin, sur le plan littéraire, nous avons lu la pièce de Dieter Forte, *Martin Luther et Thomas Münzer, ou les Débuts de la comptabilité*, et *L'Œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar qui consacre un chapitre entier à la révolte de la ville de Münster.

Tout au long de ces mois de lectures, chaque fois que nous découvrions une histoire captivante, nous l'unissions aux autres pour former une intrigue, une odyssée à travers l'Europe de la Réforme et de la Contre-Réforme qu'accomplissait un personnage auquel nous aurions voulu ressembler. Un héros athée en pleines guerres de Religion ; raisonnable (presque toujours) au milieu du fanatisme ; instruit mais plongé dans les foules plébéiennes qui défient le statu quo millénaire ; toujours capable de survivre en se dérobant aux situations juste avant qu'elles ne tournent mal ; regrettant de n'avoir pas su mieux faire mais déjà prêt à se lancer dans le prochain assaut du ciel. Nous le façonnerions en prenant pour modèles les héros anonymes du cinéma de Sergio Leone, animés par l'entrelacement de trois mobiles fondamentaux : vengeance privée, avantage personnel, lutte de classe. Il porterait de nombreux noms, selon les identités qu'il emprunterait : Gustav, Lot, Lucas, Lienhard, Gert, Hans, Ludwig, Titien, Ismaël. Un Allemand qui change d'identité et de nature, avant d'échapper au cadre de l'histoire européenne à la fin du roman. Un roman qui aurait pour titre non pas le nom du héros, mais celui du *villain*, choix que nous effectuerions plus tard. Q serait l'infiltré par excellence, la taupe qui mène un double, voire un triple jeu. Nous nous sommes inspirés d'*American Tabloid*, le roman de James Ellroy, où s'insèrent régulièrement dans le flux de la narration les rapports qu'un agent infiltré adresse au

directeur du FBI, J. Edgar Hoover. Le style aurait également une dette envers Ellroy : nous écririons une *spy story* du XVIe siècle à la manière d'un roman noir américain en utilisant le même rythme syncopé, le même langage grossier, ainsi qu'une bonne dose de violence.

Nous voulions prouver qu'il était possible, en Italie, d'échapper aux années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, les années de l'autofiction et du minimalisme littéraire, en élaborant un récit épique de longue haleine, fruit d'une écriture collective, qui se colletterait avec la grande histoire et qui posséderait une dimension politique. Pour ce faire, nous nous sommes inspirés des romans de Paco Ignacio Taibo II, tels que *La Bicyclette de Léonard*, *Le Trésor fantôme* et *À quatre mains*. Un emprunt que nous avons eu par la suite l'occasion de lui avouer de vive voix.

Écrire *Q* a été également un moyen d'exorciser la défaite des hypothèses révolutionnaires majeures et le triomphe du capitalisme. En cette fin de siècle, nous tenions à rappeler le passé d'un point de vue non défaitiste ou nostalgique. Ce faisant, nous souhaitions proposer aux mouvements au sein desquels nous nous étions formés une sorte de « manuel de survie », comme nous l'avons déclaré à l'époque. Certes, l'affirmation d'un style et d'une narration décrivant la révolte de la manière la plus pop et la plus captivante possible, sans pour autant minimiser la fin tragique d'innombrables expériences révolutionnaires, constituait un défi lancé à l'industrie culturelle. Ce fut aussi un défi sur le plan éditorial. Pour la première fois en Italie une grosse maison d'édition acceptait de publier un roman sous une licence *copyleft* qui s'efforçait de concilier le droit d'auteur et celui des lecteurs. Cette inscription figure toujours dans nos livres et vous la trouverez également dans cette édition juste avant la page de titre.

Last but not least, ce fut à la fois notre dernier acte signé Luther Blissett et le moment précurseur de la Wu Ming Foundation qui allait naître neuf mois plus tard.

Tout au long de ces vingt années, *Q* a mené sa propre vie, comme n'importe quelle œuvre littéraire, indépendamment de ses auteurs, qui ont même changé de pseudonyme. Il a été lu tour à tour comme une allégorie de la vie politique italienne des années soixante-dix, ou de la révolution d'Octobre, ou encore de l'histoire entière du mouvement ouvrier. Nous ne nous sommes jamais prononcés en faveur d'une lec-

ture particulière. L'allégorie réside dans l'œil des lecteurs, pas dans les intentions des auteurs. Pour nous, ce roman raconte l'histoire de la révolte à venir avec toutes les potentialités, les variables et les limites possibles. De surcroît, le récit du héros aux multiples noms qui projette sans cesse son destin dans l'avenir nous apparaissant au fil du temps de plus en plus inadéquat, nous avons décidé, dix ans après la publication de *Q*, d'en écrire un *spin-off*. En 2009, avec *Altai*, nous avons clos la trajectoire de ce personnage en le ramenant à la communauté, en le destinant aux soins d'autrui, comme métaphore possible d'un salut collectif, pas uniquement individuel.

Dix ans de plus se sont maintenant écoulés, et nous avons dépassé depuis longtemps cette approche de l'usage de l'histoire en littérature pour nous frayer d'autres chemins : par exemple, les « objets littéraires non identifiés », la biographie romancée, ou encore une hybridation entre roman historique et fantastique.

Toutefois notre premier roman est resté un compagnon de route indiscret : aujourd'hui encore il arrive que des lecteurs ou des lectrices nous remercient de l'avoir écrit, quelle que soit la génération à laquelle ils appartiennent. Cela signifie que le chemin de *Q* n'est en rien terminé, et chaque témoignage de ce genre nous réserve une surprise flatteuse. L'enfant de vingt ans que nous avons engendré dans notre jeunesse ne cesse de nous étonner.

Il y a cependant un autre aspect à considérer. On ne peut passer sous silence l'accueil que la critique a réservé à ce roman, émettant des jugements plutôt polarisés dans un sens comme dans l'autre. Avant tout, le livre a amorcé un long débat dans *Riforma*, hebdomadaire des églises évangéliques d'Italie. Certains y ont loué sa complexité et ses allusions au présent, tandis que d'autres l'accusaient de proposer encore une fois « les stéréotypes du matérialisme clérico-marxiste le plus grossier ». Pour ce qui est de la critique classique, une partie des recenseurs ont vu dans *Q* un événement littéraire, un caillou lancé dans la mare de la littérature nationale, dont les cercles concentriques se sont longuement élargis au point d'influencer divers auteurs, y compris bien loin de notre poétique. D'autres, au contraire, l'ont classé dans la catégorie des « petits romans pseudo-historiques et d'aventures », attribuant son succès public non à ses qualités littéraires, mais à la roublardise de ses auteurs. À leurs yeux, *Q* n'était

pas admissible à l'examen de la « littérarité », il constituait plutôt une opération commerciale et idéologique, ayant donc trait à la sociologie de la (para)littérature.

Cette distinction a longtemps été pour nous un mystère. Puis, après de longues et pressantes discussions avec nos interlocuteurs critiques, nous avons fini par comprendre ce qu'ils entendaient par là. Selon certaines théories, une œuvre est qualifiée de « littéraire » si elle exhibe la langue, c'est-à-dire si son auteur l'utilise de façon ouvertement singulière afin que la critique puisse la déclarer « originale », « insolite », « novatrice ». Dans le cas contraire, c'est-à-dire lorsqu'un auteur préfère mettre la langue au service du récit, le terme « littéraire » ne s'applique pas à son œuvre. Ainsi, la « littérarité » n'appartiendrait qu'à des Melville, des Joyce ou des Gadda. La langue de notre premier roman, très anachronique, imitant celle du roman noir nord-américain et introduisant en alternance un style baroque à travers les lettres de l'espion du Vatican, ne pouvait être qualifiée de littéraire. Cela vaudrait, du reste, pour nos romans suivants en raison de cette même « limite », celle d'une écriture centrée sur l'intrigue, à son tour excessivement débitrice du feuilleton.

De ce point de vue, nous avons toujours trouvé une consolation dans l'idée que pareil accueil a été par le passé réservé à des écrivains bien plus célèbres et plus puissants que nous : Dickens, Stevenson, Tolkien, pour n'en citer que trois, parmi les plus importants qui viennent à l'esprit. Bref, nous sommes en bonne compagnie.

Dès le début, dès l'instant où nous avons entamé la rédaction de *Q*, nous pensions que l'ambition de nos romans devait se situer au niveau de leur décor, de la complexité de leur intrigue et de la construction de leurs personnages, et par conséquent – comme nous l'enseignait encore Taibo – que l'expérimentation linguistique devait constituer une « couture invisible » dans l'intrigue. En d'autres termes, quelque chose de subtil et d'implicite qui ne s'interposerait pas entre le lecteur et l'histoire, mais qui accompagnerait le point de vue oblique du récit. Nous nous sommes toujours tenus à cette leçon, y compris quand, pour les romans suivants, nous avons travaillé avec moins de scrupules et plus de métier sur le plan linguistique, allant jusqu'à inventer des argots populaires et des parlers métis qui caractérisent des lignes narratives, voire en réinventant l'écriture de certaines avant-gardes artistiques du XIXe siècle.

VIII

Il est évident que nous n'écririons plus aujourd'hui un roman semblable à *Q*, notamment parce que nous l'avons déjà écrit. En effet, il n'est pas judicieux de satisfaire la nostalgie des lecteurs (ou des éditeurs) : on risque de se répéter et de devenir inconsciemment conservateur et blasé. D'autant plus que *Q* reste disponible dans les rayons des librairies et qu'il est librement téléchargeable sur notre site, qu'il peut donc être lu et relu dans ses diverses éditions. Cela a été, pour nous, l'occasion de nous pencher sur le passé, de tirer quelques conclusions, de jeter un regard sur la route que nous avons parcourue – par chance, avec les très nombreux lecteurs et lectrices qui nous ont accompagnés au fil de cette traversée de vingt années. Entre-temps, il y a eu de multiples changements, le quatuor qui avait écrit *Q* s'est mué en trio, mais en compensation la communauté élargie de la Wu Ming Foundation a grandi – et encore plus celle des lecteurs, dont certains n'étaient même pas nés au printemps 1999, lorsque *Q* a fait sa première apparition en librairie.

Nous allons donc de l'avant. Vie et écriture continuent, indissolublement liées. *Le temps ne cessera jamais de dispenser défaites et victoires à ceux qui poursuivront la lutte*.

WU MING
(Bologne, février 2019)

A Marco Morri

Prologue

Hors d'Europe, 1555

Il est écrit sur la première page : dans la fresque, je suis l'une des figures à l'arrière-plan.

Une écriture soignée, minuscule, sans la moindre bavure, formant des lieux, des dates, des réflexions. C'est le carnet des derniers jours convulsifs.

Les lettres sont vieillies et jaunies, poussières de décennies passées.

La pièce de monnaie du royaume des fous se balance sur ma poitrine, symbole de l'éternelle oscillation des fortunes humaines.

Le livre, le dernier exemplaire rescapé peut-être, n'a plus été ouvert.

Les noms sont des noms de morts. Les miens, et ceux des hommes qui ont parcouru ces sentiers tortueux.

Les années que nous avons vécues ont enseveli à jamais l'innocence du monde.

Je vous ai promis de ne pas oublier.

Je vous ai mis à l'abri dans ma mémoire.

Je veux tout maîtriser depuis le début, les détails, le hasard, le flux des événements. Avant que le recul ne brouille mon regard, émoussant le vacarme des voix, des armes, des bataillons, atténuant les rires et les cris. Et pourtant, seul le recul autorise à remonter à un début probable.

1514, Albert de Hohenzollern devient archevêque de Magdebourg à l'âge de vingt-trois ans. Un apport d'or supplémentaire dans les caisses du pape : il acquiert également l'évêché de Halberstadt.

1517, Mayence. La plus vaste principauté ecclésiastique d'Allemagne attend la nomination d'un nouvel évêque. S'il l'obtient, Albert s'emparera d'un tiers du territoire allemand.

Il propose 14 000 ducats pour l'archevêché et 10 000 ducats pour la dispense papale qui lui permettrait de cumuler les charges.

On négocie l'affaire à travers la banque Fugger d'Augsbourg, qui avance la somme. Une fois l'opération conclue, Albert doit aux Fugger 30 000 ducats.

Ce sont les banquiers qui indiquent les modalités du paiement. Albert encouragera la prédication des indulgences du pape Léon X sur ses terres. Les fidèles verseront une contribution pour l'édification de la basilique Saint-Pierre. En échange, ils recevront un certificat par lequel le pape absoudra leurs péchés.

La moitié de ces recettes suffira à financer les chantiers de Rome. Albert utilisera l'autre moitié pour s'acquitter de sa dette envers les Fugger.

Johann Tetzel, le plus habile des prédicateurs, est chargé de cette mission.

Tetzel bat les villages pendant l'été 1517. Il s'arrête aux confins de la Thuringe, domaine de Frédéric le Sage, duc de Saxe. Il lui est impossible de s'y introduire car Frédéric perçoit lui-même les indulgences par le biais de la vente des reliques et ne tolère pas de concurrents sur son territoire. Mais Tetzel est un fils de pute, il sait que les sujets de Frédéric n'hésiteront pas à parcourir quelques lieues au-delà de la frontière. Un laissez-passer pour le paradis vaut bien le trajet.

Le va-et-vient des âmes en quête d'assurance indigne au plus haut point un jeune moine augustinien, docteur à l'université de Wittenberg. Il ne peut supporter le marché obscène que Tetzel a institué, étalant le blason et la bulle du pape.

31 octobre 1517, le moine affiche sur la porte nord de l'église de Wittenberg quatre-vingt-quinze thèses contre le commerce des indulgences, écrites de son poing.

Il se nomme Martin Luther. Son geste donne le signal de départ à la Réforme.

Un point de départ. Des souvenirs qui recomposent les fragments d'une époque, la mienne et celle de mon ennemi : Q.

L'œil de Carafa

(1518)

Lettre mandée à Rome depuis la ville saxonne de Wittenberg, adressée à Gianpietro Carafa, membre du conseil théologique de Sa Sainteté Léon X, et datée du 17 mai 1518

A l'illustrissime et révérendissime seigneur et maître très respectable Giovanni Pietro Carafa, au conseil théologique de Sa Sainteté Léon X, à Rome.

A mon illustrissime et révérendissime seigneur et très respectable maître,

Le serviteur le plus fidèle de Votre Seigneurie s'apprête à rendre compte de ce qui se produit dans cette lande perdue qui semble devenue depuis un an le foyer de toutes les diatribes.

Depuis que, il y a de cela huit mois, le moine augustinien Martin Luther a affiché ses tristement célèbres thèses sur le portail de la cathédrale, le nom de Wittenberg n'a cessé de voyager de lèvres en lèvres. De jeunes étudiants des États limitrophes affluent dans cette ville pour écouter ces incroyables théories de la bouche même du prédicateur.

La prédication contre l'achat et la vente des indulgences paraît remporter un succès particulier auprès des jeunes esprits, ouverts à la nouveauté. Ce qui, hier encore, constituait une pratique commune et incontestée, à savoir la rémission des péchés en échange d'une pieuse donation à l'Église, est à présent l'objet de toutes les critiques, comme s'il s'agissait d'un scandale innommable.

Cette célébrité soudaine a rempli Luther de gloire et d'arrogance. Il se sent comme investi d'un devoir supraterrestre, ce qui le pousse à courir des risques supplémentaires et à s'engager plus avant.

Hier, en effet, tandis qu'il prêchait en chaire, comme chaque dimanche, à propos de l'évangile du jour (le texte de Jean 16,2, « On vous exclura des synagogues »), il a associé au « scandale » du marché des indulgences une nouvelle thèse, qui est à mes yeux encore plus dangereuse que les précédentes.

Luther a affirmé qu'il ne fallait pas nourrir trop de craintes sur les conséquences qu'une excommunication injustifiée comporterait, car celle-ci ne concerne que la communion extérieure avec l'Église, et non la communion intérieure. Cette dernière, en effet, a exclusivement pour objet les liens que Dieu entretient avec les fidèles, liens qu'aucun homme, pas même le pape, n'est en mesure de dissoudre. Une excommunication injustifiée nuira d'autant moins à l'âme ; elle peut même se transformer en précieux mérite si elle est supportée avec résignation filiale envers l'Église. Ainsi, celui qui est injustement excommunié ne reniera pas en paroles et en actes la cause de son excommunication, il supportera patiemment cette excommunication même s'il doit pour cela mourir excommunié et ne pas être enseveli en terre consacrée, choses qui sont beaucoup moins importantes que la vérité et la justice.

Enfin, il a conclu par ces mots : « Heureux et béni celui qui meurt en état d'excommunication injustifiée. Ayant subi cette dure punition par amour de la justice, qu'il n'a voulu ni taire ni abandonner, il recevra par la grâce de Dieu la couronne éternelle du salut. »

Mêlant au désir de vous servir la gratitude que suscite en moi votre confiance en ma personne, je prendrai maintenant la liberté d'écrire mes sentiments à propos des faits que je viens d'exposer. Il semble évident, aux yeux de l'humble observateur de Votre révérendissime Seigneurie, que Luther flaire l'odeur d'une excommunication à son encontre, ainsi que le renard flaire l'odeur des limiers. Il aiguise déjà ses armes doctrinales et cherche des alliés pour un proche avenir. Selon moi, il cherche en particulier l'appui de son seigneur le prince-électeur Frédéric de Saxe, lequel n'a pas encore manifesté en public son état d'esprit au sujet de frère Martin. Ce n'est pas pour rien qu'on le surnomme « le Sage ». Le seigneur de Saxe continue d'utiliser l'habile intermédiaire que constitue Spalatin, bibliothécaire et conseiller à la cour, pour examiner les intentions du moine. Un personnage suspect et rusé que ce Spalatin, dont j'ai déjà fourni une description sommaire dans ma dernière missive.

Votre Seigneurie mesurera mieux que son serviteur la funeste gravité de la thèse de Luther : il entend priver le Saint-Siège de son meilleur rempart, l'arme de l'excommunication. Mais il est évident que Luther n'osera pas coucher cette thèse sur le papier, car il est conscient de son énormité et du danger qui en découlerait pour sa personne. J'ai donc cru opportun de le faire moi-même, afin que Votre Seigneurie puisse prendre en temps voulu les précautions qu'elle jugera nécessaires pour arrêter ce moine du diable.

En baisant la main de Votre illustrissime et révérendissime Seigneurie, je ne cesse de me recommander à votre grâce.

De Wittenberg, le 17 mai 1518,
l'observateur fidèle de Votre Seigneurie,
Q.

Lettre mandée à Rome de la ville saxonne de Wittenberg, adressée à Gianpietro Carafa, membre du conseil théologique de Sa Sainteté Léon X, et datée du 10 octobre 1518

A l'illustrissime et révérendissime seigneur et maître très respectable Giovanni Pietro Carafa, au conseil théologique de Sa Sainteté Léon X, à Rome.

A mon illustrissime et révérendissime seigneur et maître très respectable,

En tant que serviteur de Votre Seigneurie, j'ai été immensément flatté de la magnanimité dont vous avez voulu faire preuve à mon égard. Puisque vous servir est un grand privilège pour moi, vous être utile me comble de véritable joie. L'accusation officielle d'hérésie à l'encontre du frère Martin Luther, à laquelle le sermon sur l'excommunication a offert un soutien définitif, devrait amener le prince-électeur Frédéric à prendre position au sujet du moine, ainsi que le souhaitait Votre Seigneurie. Les faits dont je me prépare à vous instruire constituent peut-être une première réaction de la part de l'Électeur face à l'évolution rapide et inattendue des événements : en effet, celui-ci compte renforcer les rangs des théologiens de son université.

Philippe Mélanchthon est arrivé le 25 août à Wittenberg, en qualité de professeur de grec, quittant la prestigieuse université de Tübingen. Jamais on n'a vu, je crois, de professeur aussi jeune dans une université de l'Empire : il n'a que vingt et un ans, mais il est si gracile et si décharné qu'il ne les paraît pas. Malgré la renommée qui l'a précédé et l'a accompagné au cours de son voyage, il n'a pas reçu, à

son arrivée, un accueil enthousiaste de la part des théologiens de Wittenberg. Mais leur attitude, et celle de Luther en particulier, a rapidement changé quand ce prodige de science classique a prononcé son discours inaugural, au moyen duquel il a illustré la nécessité d'une étude rigoureuse des Écritures dans le texte original. Une forte entente est aussitôt née entre Mélanchthon et Martin Luther. Ces deux professeurs sont assurément une arme puissante entre les mains de l'Électeur de Saxe, du fait de leur solidarité en dépit de leur diversité. L'un fournit à l'autre ce qui lui manquait pour constituer un véritable danger pour Rome : Luther a beau être rude et impulsif, il demeure hardi et énergique ; Mélanchthon est, quant à lui, fort cultivé et raffiné, mais plus jeune et plus délicat, se prêtant plus aux affrontements doctrinaux qu'aux batailles rangées. Le premier fruit de cette alliance sera sans doute la Bible en allemand, à laquelle, dit-on, les deux hommes travaillent ensemble, et pour laquelle les connaissances de Mélanchthon seront comme une manne tombée du ciel.

Sachant que Votre Seigneurie tient à recevoir des informations particulières au sujet des choses importantes, je continuerai de suivre avec attention les deux théologiens, et de rapporter tout ce qui les concerne à Votre Seigneurie, dans l'unique espoir de lui être encore utile.

Je baise humblement les mains de Votre Seigneurie illustrissime et révérendissime.

De Wittenberg, le 10 octobre 1518,
le fidèle observateur de votre Seigneurie,
Q.

PREMIÈRE PARTIE

Le Monnayeur

Frankenhausen

(1525)

Chapitre 1er

Frankenhausen, Thuringe, 15 mai 1525. Après-midi

A l'aveuglette, ou presque.

Ce que je dois faire.

Des hurlements envahissent mes oreilles, vrillées par les canons, des corps me heurtent. J'ai la gorge serrée par une poussière de sang et de sueur, la poitrine déchirée par la toux.

Les regards des fuyards sont empreints de terreur. Des têtes bandées, des membres broyés... Je ne cesse de me retourner : derrière moi, Elias se fraie un chemin parmi la foule. Sur ses robustes épaules, Magister Thomas est inerte.

Où est Dieu omniprésent ? Son troupeau est massacré.

Ce que je dois faire. Tenir les sacoches d'une main ferme. Mon épée bat contre mon flanc.

Elias est toujours là.

Une silhouette aux contours imprécis se précipite vers moi ; la moitié de son visage disparaît sous des bandages, la chair martyrisée. C'est une femme, elle nous reconnaît. Ce que je dois faire : cacher le Magister. J'attrape la femme par les épaules et lui enjoins de ne pas parler, mais elle crie dans mon dos : « Soldats ! Soldats ! »

Je l'éloigne, vite, il faut que nous nous mettions à l'abri. Une ruelle à droite, je m'y engage, courant à perdre haleine devant Elias. Ce que je dois faire : les portes. La première, la deuxième, la troisième... elle s'ouvre. Je me jette à l'intérieur.

Nous refermons la porte. Le bruit s'atténue. Une faible lumière filtre à travers une fenêtre, une vieille femme est assise dans un coin au fond de la pièce, sur une chaise de paille à moitié crevée. Quelques pauvres objets : un banc en mauvais état, une table, des tisons qui évoquent un feu récent dans une cheminée noircie par la suie.

Je marche vers elle :

« Sœur, nous amenons un blessé. Il a besoin d'eau et d'un lit, au nom de Dieu... »

Elias est immobile sur le seuil, qu'il occupe entièrement, le Magister sur les épaules.

« Quelques heures seulement, sœur. »

Les yeux de la femme sont vagues, aqueux, sa tête se balance de bas en haut. Mes oreilles sifflent encore. J'entends la voix d'Elias :

« Qu'est-ce qu'elle dit ? »

Je m'approche. Elle émet un chant tout juste murmuré, au milieu du grondement du monde ; les mots m'échappent. La vieille femme ne sait même pas que nous sommes là.

Ce que je dois faire. Surtout, ne pas perdre de temps. Un escalier conduit à l'étage supérieur. Je fais un signe à Elias et nous montons. Enfin un lit où allonger Magister Thomas ! Elias chasse la sueur de ses yeux. Il me regarde :

« Il faut trouver Jacob et Mathias. »

La main sur mon épée, je m'apprête à partir.

« Non, c'est moi qui y vais. Reste avec le Magister. »

Je n'ai pas le temps de répondre : il dévale déjà l'escalier. Immobile, Magister Thomas fixe son regard vide sur le plafond, il ne cille presque pas, il ne semble même pas respirer.

Des maisons se dressent derrière la fenêtre qui donne sur la rue. Impossible de sauter à cause de la hauteur, mais il doit bien y avoir un grenier. J'observe le plafond et distingue à grand-peine les fentes d'une trappe. Une échelle dévorée par les vers gît par terre ; elle est encore utilisable. Je me glisse dans le grenier à quatre pattes : le toit est bas et le sol couvert de paille, les poutres ne cessent de craquer. Pas de fenêtre, quelques rais de lumière au-dessus des poutres, ce sont les combles.

Encore des poutres, de la paille. Je suis obligé de ramper, ou presque. Il y a bien une ouverture sur les toits, mais ils sont en pente, Magister Thomas ne pourra jamais l'emprunter.

Je retourne à son chevet. Il a les lèvres sèches, le front brûlant. Vite, de l'eau ! Il y a des noix et une carafe sur une table à l'étage au-dessous. En humectant les lèvres du Magister, j'aperçois les sacoches. Mieux vaut les cacher.

Les jambes meurtries, je m'assieds sur le tabouret. Un instant seulement, je plonge la tête entre mes mains. Quand je la redresse,

le grondement se transforme en un fracas assourdissant de cris, de chevaux et de ferraille : les salauds qui sont à la solde des princes pénètrent dans la ville. Je cours à la fenêtre. A droite, sur la voie principale, surgissent des cavaliers, ils ratissent la ville, toutes piques déployées, ils s'acharnent sur tout ce qui bouge.

Elias débouche dans la ruelle, de l'autre côté. La vue des chevaux le fige sur place. Mais voilà que des fantassins apparaissent derrière lui. Piégé, il balaie la rue du regard. Où est Dieu omniprésent ?

Ils le visent.

Elias lève les yeux et me voit.

Ce qu'il doit faire. Il dégaine l'épée, se lance en criant contre les fantassins. Il en a éventré un premier et jeté à terre un second d'un coup de tête. Trois soldats se précipitent sur lui. Insensible à la douleur, il saisit son épée des deux mains, comme s'il s'agissait d'une faux, il assène des coups du tranchant.

Les fantassins s'écartent.

Derrière eux, un galop lent et lourd. Le cavalier charge, son coup renverse Elias : c'en est fini de lui.

Non, il se relève ! Son visage est un masque de sang et de fureur, ses doigts toujours serrés sur la garde de son arme. Personne n'ose encore s'approcher. Je l'entends haleter. Poussé par son cavalier, le cheval pivote, la hache se dresse, les sabots martèlent le sol. Elias écarte les jambes. Deux racines. Les bras et la tête tendus vers le ciel, il laisse tomber son arme.

Le dernier coup :

« *Omnia sunt communia*, fils de pute ! »

Sa tête roule dans la poussière.

***

Ils saccagent les maisons, abattent les portes d'entrée à coups de pied et de hache. Ce sera bientôt notre tour. Surtout, ne pas perdre de temps. Je me penche sur Magister Thomas.

« Magister, écoute-moi, nous devons partir, ils arrivent... Seigneur, Magister... » Je l'attrape par les épaules. Un murmure, pour toute réponse. Il est incapable de bouger. Nous voilà pris au piège.

Comme Elias.

Je serre les doigts sur mon épée, comme Elias. J'aimerais posséder le même courage que lui.

« Qu'as-tu l'intention de faire ? Les martyrs, ça suffit ! Va-t'en, sauve-toi ! »

Sa voix jaillit des entrailles de la terre, ou presque. Je ne parviens pas à croire qu'il ait parlé : il est plus immobile qu'avant. Des coups résonnent à l'étage inférieur. J'ai le vertige.

« Va-t'en ! »

C'est encore sa voix. Je me tourne vers lui. Il est inerte.

Des coups. La porte d'entrée cède.

Surtout, qu'ils ne trouvent pas les sacoches ! Je les hisse sur mon dos, gagne les toits par l'escalier. Les soldats insultent la vieille femme. Je glisse, je n'ai pas de prise, je suis trop lourd. Une sacoche tombe, merde ! Maintenant, on monte l'escalier. J'enlève l'échelle, ferme la trappe, la porte s'ouvre.

Ils sont deux. Des lansquenets.

Je peux les apercevoir par une fente entre les poutres. Il ne faut pas que je bouge : le moindre crissement, et je suis fichu.

« Juste un coup d'œil, puis nous repartons. De toute façon, nous ne trouverons rien ici... Ah, mais la vieille n'est pas seule ! »

Ils s'approchent du lit, secouent Magister Thomas : « Qui es-tu ? C'est ta maison ? » Aucune réponse.

« Eh bien, Günther, vise un peu ça ! »

Ils ont vu la sacoche. L'un des deux l'ouvre :

« Merde, il n'y a que du papier, pas d'argent ! Qu'est-ce que c'est ? Tu sais lire, toi ?

– Non !

– Moi non plus. Mais c'est peut-être quelque chose d'important. Appelle le capitaine.

– Quoi ? Tu me donnes des ordres maintenant ? Pourquoi n'y vas-tu pas toi-même ?

– Parce que c'est moi qui ai trouvé le sac ! »

Ils finissent par se décider. Celui dont le nom n'est pas Günther descend à l'étage inférieur. Pourvu que le capitaine ne sache pas lire, sinon c'en est fait de nous.

Des pas lourds. Un homme monte l'escalier, sans doute le capitaine. Je ne peux pas bouger, j'ai la gorge sèche et remplie de poussière.

Pour éviter de tousser, je me mords l'intérieur de la joue et avale mon sang.

Le capitaine commence à lire. Je n'ai qu'un espoir : qu'il ne comprenne pas. Il détourne les yeux des feuilles de papier : « C'est Thomas Müntzer, le Monnayeur... ou plutôt la Petite Pièce de Monnaie [1]. »

Mon cœur explose. Des regards satisfaits. Une double solde les attend. Ils traînent à bout de bras l'homme qui a déclaré la guerre aux princes.

Je suis incapable de bouger le moindre muscle.

Où est Dieu omniprésent ? Ni ici ni ailleurs.

1. Jeu de mots allemand entre *Müntzer* (« monnayeur ») et *Müntzel* (« petite pièce de monnaie ») *(N.d.A.)*.

Chapitre 2

16 mai 1525

Tandis que l'aube point, je m'effondre, épuisé.

Quand j'ai rouvert les yeux dans l'obscurité complète de la nuit et de mon existence, j'ai éprouvé une sensation de torpeur qui engourdissait mes membres.

Depuis quand étaient-ils partis ?

Des imprécations d'ivrognes, des bruits de ripaille, des cris de femmes soumises à la loi des mercenaires montaient de la rue.

J'étais en vie, ainsi que me le rappelait la démangeaison infernale qui rongeait ma peau, prisonnière d'une cuirasse de sueur, de poussière et de paille.

En vie, libre de tousser et de gémir.

Le simple fait de me relever et de me hisser sur le toit avec sacoche et épée a constitué un immense effort. Pour habituer mes yeux à l'obscurité, j'ai scruté le visage que m'offrait la ville de la mort.

Partout, les lueurs des bûchers éclairaient les grimaces des soldats occupés à boire la paie de leur victoire la plus facile.

Devant moi, le noir, le noir absolu de la campagne. A gauche, à quelques dizaines de pas, un toit plus plongeant que les autres enjambait une ruelle vers les limites de l'obscurité totale. En rampant, j'ai traîné mon dos éreinté jusque-là. La muraille s'est dressée devant moi, aussi haute que trois hommes et dépourvue de gardes. Je l'ai arpentée.

Dans un premier temps, l'odeur ne m'a pas frappé : ma bouche était un cloaque, mon nez empli de sueur et de saleté. Au bout d'un moment, j'ai compris. Du fumier au pied de la muraille. Je me suis laissé tomber dans le noir, peu m'importait.

Un tas de fumier.

J'ai couru, assoiffé, j'ai couru, puis j'ai marché, trébuchant, affamé, plus rapide que la mort qui m'avait effleuré et que l'odeur de merde qui me poursuivait, tant que mes jambes m'ont soutenu.

L'aube.

Allongé dans un fossé, je bois de l'eau boueuse. Je m'enfonce dans l'obscurité tandis que le soleil se lève.

***

Le ciel est enflammé à l'ouest. Chaque anfractuosité de mon corps brûle, incrustée de merde et de boue, vivante.

Autour de moi, des champs, des gerbes, l'orée d'un bois à quelques lieues, en direction du sud. Pour reprendre ma fuite, je dois attendre que le soir tombe.

Je suis seul, sans mes compagnons, sans le maître, sans Elias. Seul. Visages de mes frères, cadavres étendus dans la plaine.

La sacoche et l'épée que je porte semblent peser le double de leur poids : je suis faible, il faut que je mange. Des épis de blé verts se dressent à quelques pas. J'en arrache par poignées, les avale à grand-peine.

Je m'interroge sur mon aspect, j'observe l'ombre élancée de mon corps sur le sol. Elle lève la main, l'approche de son visage. Ces yeux, cette barbe, ce n'est pas moi. Ce ne sera plus jamais moi.

Penser, maintenant.

Oublier l'horreur et penser, se mettre en route, oublier. Et encore, réduire l'horreur à néant, vivre.

Penser, donc. J'ai besoin de nourriture, d'argent, de vêtements. D'un abri, loin d'ici, d'un endroit sûr où je pourrais recevoir des nouvelles et retrouver mes frères fuyards.

Penser.

Hans Hut, le libraire. Je revois sa fuite dans la plaine, à la vue des troupes du duc Georges, avant que le massacre n'ait lieu. Si quelqu'un s'est sauvé, c'est bien Hut.

Son imprimerie est à Biberach, près de Nuremberg. Il y a quelques années, elle pullulait déjà de frères, c'était un point d'ancrage pour nombre d'entre nous.

A pied, en dehors des sentiers battus, à travers les bois et le long des champs, il me faudra au moins une douzaine de jours pour la rallier.

Chapitre 3

18 mai 1525

Un bivouac de soldats aux ombres longues et aux accents rustres du Nord.

Depuis deux jours et deux nuits je marche dans la forêt, les sens en éveil, tressaillant au moindre bruit – au battement d'ailes des oiseaux, au hurlement lointain des loups –, qui court le long de ma colonne vertébrale et relâche mes entrailles. Là, dehors, le monde pourrait tout aussi bien ne plus exister.

Je suis allé vers le sud tant que mes jambes me l'ont permis, avant de m'effondrer. Épuisé, les os transis de froid et les membres de plus en plus lourds, j'ai englouti tout ce qui pouvait tromper mon estomac – glands, baies sauvages, voire feuilles et écorces lorsque la faim resserrait son étau sur ma chair.

La nuit était déjà tombée quand les lueurs d'un feu sont apparues dans le noir des fourrés. Je me suis approché en rampant de ce chêne.

A ma droite, à une centaine de pas, trois chevaux entravés. Mon odeur risque de me trahir. Immobile, indécis, je me demande combien de temps je gagnerais en me déplaçant sur l'une de ces bêtes. Je me penche derrière le tronc : les soldats sont enveloppés dans des couvertures autour du feu, ils se passent une gourde de main en main, je sens presque l'eau-de-vie dans leur haleine.

« Oh, et quand nous avons chargé et qu'ils s'enfuyaient comme des brebis ? J'en ai transpercé trois sur la même lance ! Une belle brochette ! »

Des rires d'ivrognes.

« Moi, j'ai fait mieux. J'en ai baisé cinq pendant que nous saccagions la ville... et entre deux filles, je n'ai pas arrêté de tuer ces bouseux. Une de ces chiennes m'a presque arraché l'oreille d'un coup de dents ! Regardez donc...

– Et alors ?

– Je lui ai tranché la gorge, bon sang !

– Peine perdue, pauvre con ! Il suffisait d'attendre un jour, et elle ouvrait tout grand les cuisses pour récupérer le cadavre de son mari, comme les autres... »

Nouveaux éclats de rire. L'un des soldats jette un bout de bois dans le feu.

« Je jure que ç'a été la victoire la plus facile de ma carrière, je me suis contenté de leur tirer dans le dos et de les embrocher comme des pigeons. Mais quel spectacle, toutes ces têtes qui sautaient, ces gens qui priaient à genoux ! J'avais l'impression d'être un cardinal ! »

Il fait tinter une bourse pleine d'argent, bientôt imité par les deux autres ; l'un d'eux se signe.

« Saintes paroles ! Amen.

– Je vais pisser. Laissez-moi une goutte de ce truc-là...

– Hé, Kurt, éloigne-toi un peu, je n'ai pas envie de dormir avec l'odeur de ta pisse dans les narines !

– Je pourrais te chier sur le visage que tu ne t'en apercevrais pas ! Tu es tellement bourré...

– Va te faire foutre, sale con ! »

Kurt lance un rot pour toute réponse, avant de franchir le cercle de lumière et de se diriger vers moi. Il sautille à quelques mètres de ma cachette, me dépasse, puis s'enfonce dans les fourrés.

Il me faut prendre une décision tout de suite.

Des vêtements. Des vêtements moins crasseux que les miens et une bourse pleine d'argent à la ceinture.

Je rampe derrière l'homme, rase les arbres, je ne m'arrête qu'en entendant le jet de son urine sur l'herbe. Mes doigts se resserrent sur la dague. Les conseils d'Elias : une main devant la bouche, pas une seconde d'hésitation. J'égorge le soldat avant même qu'il ne comprenne ce qui se passe, avant que je ne le comprenne moi-même. Il émet un gargouillement étouffé, crache son sang et son âme entre mes doigts. Je n'ai plus qu'à freiner sa chute.

Je n'avais jamais tué personne.

Je défais sa ceinture et m'empare de sa bourse, je lui ôte sa tunique et sa culotte, enveloppe le tout dans son manteau. Il ne me reste plus qu'à m'éloigner sans courir, sans bruit, en tendant le bras devant moi pour me protéger des buissons et des branches. Comme dans la plaine,

comme à Frankenhausen, mes mains sont imprégnées de l'odeur du sang.

Je n'avais jamais tué personne.

Des têtes qui sautent, des gens qui prient à genoux, Elias, Magister Thomas réduit à l'état de larve...

Je n'avais jamais tué personne.

Je m'immobilise dans l'obscurité la plus totale. Les voix des soldats sont à peine perceptibles. J'empoigne mon épée. Ce que je dois faire : ouvrir tout grand la porte de l'enfer à ces ordures.

Je rebrousse chemin, pas après pas : leurs voix sont de plus en plus fortes, de plus en plus proches. J'abandonne balluchon et sacoche sur le sol, je vais vers eux – deux, ils ne sont que deux –, je les rejoins à grandes enjambées sans me laisser le temps d'hésiter.

« Kurt, où diable... »

Je pénètre dans le cercle de lumière.

« Putain ! »

Un coup net sur la tête.

« Sainte merde ! »

Je plonge ma lame dans sa poitrine de toutes mes forces jusqu'à ce que l'homme se mette à vomir du sang. L'autre tend la main vers son arme – mais trop tard –, un premier coup sur l'épaule et un second dans le dos. Il rampe vers les fourrés en s'aidant de ses coudes et en criant comme un porc qu'on saigne.

Je m'approche lentement, je me dresse au-dessus de lui, j'empoigne mon épée à deux mains et l'enfonce entre ses épaules, brisant os et cœur.

Anéantir l'horreur.

Silence. Seule mon haleine chaude dans la nuit, et le crépitement du feu. Je balaie les alentours du regard : pas un mouvement.

Je les ai tous éliminés, bon Dieu !

Chapitre 4

19 mai 1525

Je vais à cheval, vêtu de l'uniforme de l'infamie. C'est lui qui me protège désormais, en vertu d'une ruse, peut-être. C'est une question d'habitude. J'ai enfilé ce déguisement de mercenaire infâme alors que l'infamie triomphe, rien de plus.

C'est une question d'habitude. Je n'avais jamais tué personne.

De nouveau, le coucher de soleil jette des reflets pourpres sur les champs et les collines, brouille leurs contours, dissipe les certitudes, si tant est qu'il en demeure encore.

J'ai parcouru de nombreuses lieues en direction du sud, vers Biberach, chevauchant un maigre espoir. La campagne que je traversais portait les marques de la horde assassine, comme les restes d'une catastrophe s'abattant sur les éléments. Les terrains ne sont plus fertiles, des bouts de fer, et autres reliques de l'immonde troupe, jonchent le sol, des cadavres en état de putréfaction, carcasses de malheureux ayant par hasard emprunté ces chemins. Des poignées de mercenaires abandonnent un massacre pour se précipiter vers une nouvelle razzia.

Depuis que l'obscurité a englouti l'horizon et les dernières ombres, je poursuis ma route à pied dans les fourrés. Au loin, des éclats brillent entre les arbres : peut-être d'autres bivouacs. Bientôt, un bruit sourd parvient à mes oreilles, précédant des chevaux, des cuirasses éclatantes, enflammées par le reflet des torches. Ma monture piaffe, je la retiens en cherchant un abri derrière un tronc, je lui caresse l'encolure pour apaiser sa peur.

Le bruit, pareil à un fleuve en crue, avance. Dans le martèlement des sabots et l'éclat de leurs armes, un troupeau de fantômes défile non loin de moi.

Enfin, le vacarme s'atténue, mais le calme ne revient pas.

La lumière qui brillait à l'extrémité du bois s'est intensifiée. Il n'y a pas un souffle dans l'air, et pourtant les cimes des arbres ondoient. C'est à cause de la fumée. Je m'approche assez pour entendre le crépitement du bois brûlé. Les arbres s'ouvrent brusquement sur une destruction totale.

Le village est la proie des flammes, de petites braises et de la suie retombent sur le sol. La chaleur assaille mon visage, et l'odeur de la chair calcinée – un relent douceâtre – me soulève l'estomac. Alors, les corps carbonisés apparaissent, silhouettes floues abandonnées au brasier. Un haut-le-cœur me coupe la respiration.

Les mains accrochées à la selle. Emporte-moi dans la nuit, loin de cette horreur, loin de l'étau immonde de l'enfer.

Chapitre 5

21 mai 1525

Des chars bourrés d'objets volés aux villageois se pressent autour du relais, des capitaines hurlent des ordres dans de multiples dialectes, des détachements de soldats s'éloignent dans toutes les directions, des mercenaires plus crasseux que moi échangent, achètent et vendent une partie de leur butin au milieu de la rue, sous l'œil des vagabonds, qui attendent les restes. C'est l'autre visage de la dévastation que j'ai rencontrée en chemin, les coulisses d'une guerre privée de fronts, la fosse d'écoulement pour le gras du massacre.

Mon cheval a besoin de repos, et moi d'un repas décent. Surtout, il est nécessaire que je m'oriente, que je trouve la route la plus courte menant à Nuremberg, puis à Biberach.

« Il ne vaut mieux pas abandonner un cheval sans surveillance par les temps qui courent, soldat. »

Une voix à ma droite, derrière une colonne de fantassins qui se remet en marche. L'homme est robuste, il porte un tablier de cuir et de grandes bottes couvertes de merde.

« Le temps d'entrer dans l'auberge, et on te le servira pour le repas... Il sera plus en sécurité dans les écuries.

– Combien ?

– Deux écus.

– Trop cher.

– La carcasse de ton cheval aura certainement moins de valeur... »

Le mercenaire payé et licencié qui rentre chez lui :

« D'accord, mais pour ce prix-là tu lui donneras de l'eau et du foin.

– Fais-le donc entrer. »

L'homme sourit : les rues sont pleines et l'on fait des affaires en or.

« Tu viens de Fulda ? »

Le soldat qui revient de la guerre :

« Non, de Frankenhausen.

– Tu es le premier qui passe par ici... Dis-moi un peu, comment c'était ? Une grande bataille...

– La paie la plus facile de toute ma carrière. »

Le palefrenier se retourne et hurle :

« Hé, Grosz, y a un gars qui vient de Frankenhausen ! »

Quatre hommes jaillissent de l'ombre, des visages rudes de mercenaires.

La joue gauche de Grosz est sillonnée par une cicatrice qui se prolonge dans son cou, sa mâchoire se creuse à l'endroit où la lame a entamé l'os. Il a les yeux gris, les yeux inexpressifs de ceux qui ont vu de nombreuses batailles et qui sont habitués à la puanteur des cadavres.

Sa voix semble s'échapper d'une caverne.

« Alors, vous les avez tués, tous ces culs-terreux ? »

Une respiration profonde pour ravaler la panique. Les visages sont maintenant scrutateurs.

Le soldat qui rentre de la guerre marmonne :

« Jusqu'au dernier. »

Le regard de Grosz se pose sur la bourse qui pend à sa ceinture.

« Tu étais avec le prince Philippe ? »

Une autre respiration profonde. Surtout, ne pas se donner le temps d'hésiter.

« Non, avec le capitaine Bamberg, dans les troupes du duc Georges. »

Les yeux de Grosz, immobiles, se remplissent de doutes. La bourse.

« Nous avons essayé de rejoindre Philippe pour nous unir à ses hommes, mais nous sommes arrivés trop tard à Fulda. Ils étaient déjà repartis : cet enculé filait comme un fou ! Il a gagné Smalkalde, Eisenach et Salza par des marches forcées, sans même nous laisser le temps de pisser... »

Un autre :

« Il ne nous est resté que des miettes, deux ou trois mises à sac. Tu es bien sûr qu'il n'y a plus de paysans à liquider ? »

Les yeux du soldat qui a exterminé les paysans dans la plaine. Du verre, comme ceux de Grosz.

« Non, ils sont tous morts. »

Gueule-en-biais continue de fixer la bourse, il évalue l'affaire du moment, mesure les risques qu'il court en essayant de la soustraire. Ils sont quatre contre un, et les trois autres ne bougeront pas s'il ne fait pas un geste.

Il s'exprime lentement :

« Les princes vont assiéger Mühlhausen. Pour sûr, il y aura un gros butin. C'est une ville de marchands, rien à voir avec tous ces culs-terreux, tous ces pouilleux... Il y a des banques, des boutiques...

– Des femmes », ajoute en ricanant le plus petit des trois, dans son dos.

Mais l'ogre Grosz ne rit pas. Moi non plus, au reste : j'ai la gorge sèche et le souffle court. Il m'examine. Mes doigts serrent la garde de mon épée, accrochée à mon ceinturon, tout comme ma bourse. Il a compris : le premier coup, le seul, serait pour lui. Je lui trancherais la gorge, j'en suis capable. Il peut le lire dans le regard que je fixe sur son visage.

A peine un frisson, un cillement pour verdict. Le jeu n'en vaut pas la chandelle.

« Bonne chance. »

Ils poursuivent leur chemin sans un mot tandis que leurs bottes s'enfoncent bruyamment dans la boue.

***

Le gros lard qui est assis en face de moi mord avidement dans une cuisse de chevreau, lève une gigantesque chope de bière et avale de longues gorgées ; elles coulent sur la barbe grasse qui dissimule sa figure, à l'instar du bandeau sur son œil droit. Sa tunique usée et crasseuse recouvre à grand-peine les barils qui ont trop fréquemment ponctué ses dizaines d'années de service à la solde de tous les seigneurs.

Au cours d'une pause, il m'interroge :

« Qu'est-ce que fiche un petit gars comme toi dans cette porcherie ? »

Il a la bouche pleine, il l'essuie du revers de la main et rote.

Les yeux ailleurs, je réponds :

« Mon cheval a besoin de se reposer, et moi de manger.

– Non, mon petit gars. Qu'est-ce que tu fiches dans cette saloperie de guerre ?

– Je défends les princes contre les rebelles... »

Il ne me laisse pas le temps de terminer ma phrase.

« Ah... Ah ! Elle est bien bonne !... contre trois pouilleux, s'écrie-t-il en mastiquant, contre des loqueteux, ajoute-t-il en déglutissant. Des mioches qui défendent leurs seigneurs contre des paysans... quelle époque ! » Il rote encore une fois. « Je vais te dire une chose, mon petit gars, cette guerre est la plus merdique des guerres merdiques que ce seul bon œil a vues. De l'argent, mon ami, de l'argent et des affaires avec ces cochons de Rome. Les évêques avec toutes leurs putes et leurs enfants à entretenir ! Des sous, je dis bien des sous : les princes, les ducs, tous ces enculés ne pensent qu'à ça. Ils commencent par tout enlever aux gueux, puis nous envoient corriger les plus récalcitrants. Je suis peut-être trop vieux pour ces conneries. Bande d'enculés ! Pour une fois, j'aurais tourné les canons contre les princes et les lèche-bottes du pape ! Les culs-terreux étaient enragés : ils brûlaient les châteaux et toutes leurs richesses, ils enculaient les comtesses et égorgeaient les prêtres, bordel ! Oh, ils pouvaient continuer à discourir sur Dieu, s'ils avaient tout cassé : j'aurais presque été dans leur camp. Mais je savais comment les choses finiraient, la fortune ne favorise jamais les loqueteux. Et nous, nous ramassons trois ou quatre petites pièces. Ça, c'est tout ce à quoi ils ont droit », il pète, ricane, avale d'un trait. « Putain ! »

Hésitant entre la surprise et le dégoût, je cesse de manger. Ce porc est sympathique, il s'exprime comme un charretier, mais il déteste les seigneurs. Savoir que ces hommes sont faits de chair et de sang, et pas seulement de fer aiguisé, me ragaillardit un peu.

« Et où étais-tu donc ? lui dis-je.

– A Eisenach, puis à Salza. Après, j'en ai eu marre de me briser les bras sur les dos de ces pauvres types. Une véritable horreur... Je suis trop vieux pour ces conneries, j'ai quarante ans, bon sang, et vingt années de cette merde. Et toi, mon petit gars ?

– Vingt-cinq.

– Non, non, où étais-tu ?

– Frankenhausen.

– Putain ! Au beau milieu du Jugement dernier ! Toutes sortes de bruits circulent, mais je n'avais jamais rien entendu de pareil.

– La vérité, l'ami.